Document generated on 07/19/2025 6:24 a.m.

Voix et Images

Le Survenant et la figure d'Éros dans l'oeuvre de Germaine Guèvremont

Robert Major

Volume 2, Number 2, décembre 1976

Paul Chamberland

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200053ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200053ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Major, R. (1976). *Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'oeuvre de Germaine Guèvremont. *Voix et Images*, *2*(2), 195–208. https://doi.org/10.7202/200053ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le Survenant et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont

En 1945, Gabrielle Roy et Germaine Guèvremont publièrent de part et d'autre leur premier roman. *Le Survenant* et *Bonheur d'occasion,* en plus d'une date commune de publication et le fait d'être d'incontestables réussites littéraires, ont aussi en commun leur qualité d'œuvres qui donnent une place de choix à l'érotisme. Cela mérite d'être souligné. De 1900 à 1940, si l'on croit Réginald Hamel[1], l'érotisme affiche une présence fort timide et passablement maladive dans notre production romanesque. Il est alors rassurant de constater qu'en 1945, c'est-à-dire longtemps avant *Valérie* et les théoriciens de la libération sexuelle, deux œuvres fortes et saines font exploser les clichés éculés sur la morale sexuelle janséniste de nos aïeux. Pour avoir été moins exhibitionnistes et pour avoir parlé moins crûment d'érotisme et de sexualité, il n'est pas nécessairement dit qu'elles en aient moins et moins bien parlé. Les critiques du temps, pris dans le carcan de rigides valeurs que depuis *Parti pris* on appelle clérico-bourgeoises, ne s'y trompaient pas. Nous sourions aujourd'hui en lisant qu'Albert Alain, en 1945, se sentait obligé de rassurer les lecteurs du *Devoir* sur *Bonheur d'occasion* ; le livre n'était pas fait pour scandaliser «les gens avertis», bien qu'il fût à déconseiller pour «jouvencelles» et «jouvenceaux[2]». Ces derniers auraient pu être mal impressionnés, sans doute, par cette hardiesse de romancière qui montrait le péché de la chair avidement recherché puis resté sans regret et sans punition: Florentine, délaissée par Jean Lévesque épousera froidement Emmanuel Létourneau et trouvera ainsi le confort, la sécurité, un rang social et un père pour l'enfant qu'elle porte. Voilà beaucoup de mises en garde pour un contenu érotique si timide, dira-t-on, et de là nos sourires. Subtil, certes, discret peut-être, mais non pas timide. Puissant, au contraire, pour celui qui sait lire. Il n'est que de relire attentivement les premières pages du roman pour s'en convaincre. Florentine et Jean se livrent à un véritable corps à corps qui n'est pas sans évoquer les analyses sartriennes de l'érotisme. Le choix des épithètes dans la description de Florentine est surtout hautement significatif. Elle est dans une attente «exaspérée» de l'inconnu, qui lui a laissé un souvenir «excitant et trouble». Elle s'avance sur lui les lèvres «entrouvertes», se hérisse de sa brutalité mais se plaît à son ton «familier,

quelque peu vulgaire». Son regard est «extraordinairement avide», plein d'un «chatoiement brusque[3]»...

L'œuvre de Germaine Guèvremont est d'une même trempe. De plus, son protagoniste est certainement la plus belle incarnation d'Éros dans notre littérature. À ce titre, *le Survenant* mérite toute notre attention. L'évocation de *Bonheur d'occasion* aura suffi à indiquer qu'il n'est pas un cas isolé et qu'il y a curieuse coïncidence de dates, l'indice de pistes peut-être intéressantes à suivre.

* * *

Dès la parution du *Survenant* on remarque que la romancière est «émue» par la «force masculine[4]» et que son personnage principal «déborde de vie[5]». Deux ans plus tard, André Langevin va jusqu'à reconnaître que la vie stable du Chenal du Moine est «cernée de passion étouffée et de désirs inavoués[6]». Mais il ne va pas plus loin et ne précise ni cette passion, ni ces désirs. Depuis, la critique n'a guère plus parlé de l'être-au-monde essentiellement érotique du Survenant et des forces vitales qu'il met en branle autour de lui. Jean-Pierre Duquette n'en parle pas[7], ni Robidoux et Renaud[8].

Et pourtant, tout le roman baigne dans une atmosphère de sensualité et de volupté et ramène constamment à l'avant-plan comme valeur fondamentale de son univers cette force vitale, cette puissance fondamentale et invincible que les Grecs appellaient Éros. Entendons Éros dans son sens primitif et mythique: celui qui préside à toute vie, contemporain de Chaos, Nuit et Érèbe, ennemi d'Antéros, et non le charmant Cupidon des poètes latins, fils de Vénus et de Mars, aiguillon de l'amour. L'érotisme, force de vie, source de vie, et dont la sexualité n'est que le plus éclatant aspect, est au centre même du roman. Cela est surtout évident lorsqu'on examine l'influence du Survenant sur les différents personnages.

Même la lecture la plus sommaire du roman fait apparaître la fascination proprement érotique que le Survenant exerce sur les personnages du roman, personnages masculins autant que féminins. Toutes les célibataires du coin sont attirées chez Didace pour les veillées et sont désarmées par l'indifférence du Survenant à leur égard[9]. Les hommes, quant à eux, l'admirent pour sa force et son adresse, mais sont aussi attirés et émerveillés par son physique, la blancheur «presque féminine» de sa peau, ses longues jambes, sa musculature souple et puissante qui font de lui «l'image même de la vie[10]». (*S.*, p. 197)

Didace est le plus souvent face à lui dans un état de ravissement narcissique. Il retrouve en cet homme «gros et grand», «presquement pris comme une île» (*S.*, p. 25), la figure de sa jeunesse et il s'y mire avec volupté:

> Didace pensa: «Il a tout pour lui. Il est pareil à moi: fort, travaillant, adroit de ses mains, capable à l'occasion de donner une raclée, et toujours curieux de connaître la raison de chaque chose.» Le vieux se mirait secrètement dans le Survenant jusqu'en ses défauts. Ah! qu'il eût aimé retrouver en son fils Amable-Didace un tel prolongement de lui-même! (*S.*, p. 174)

Chaque fois qu'il le regarde, c'est avec plaisir, plaisir d'autant plus significatif qu'il le cache constamment sous une certaine brusquerie virile. La présence du Survenant redonne vigueur au vieux, le fait renaître à la vie, lui redonne son sang «riche et ardent» de ses trente ans. Cela est surtout évident au moment du combat de Venant avec Odilon Provençal:

> Didace ne l'entendit même pas. Une grosse joie bouillonnait en lui avec son sang redevenu riche et ardent. Sa face terreuse sillonnée par l'âge, ses forces en déclin, son vieux cœur labouré d'inquiétude? Un mauvais rêve. Il retrouvait sa jeune force intacte: Didace, fils de Didace, vient de prendre possession de la terre. Il a trente ans. Un premier fils lui est né. Le règne des Beauchemin n'aura jamais de fin.
>
> C'était lui qui se battait à la place du Survenant. Ses muscles durcissaient sous l'effort. L'écume à la bouche et la tête au guet, les jambes écartées et les bras en ciseaux, il affrontait l'adversaire. V'lan dans le coffre! Ses poings, deux masses de fer, cognaient dur, fouillaient les flancs de l'autre. Les coups qu'il aurait portés, le Survenant les portait. (*S.*, p. 126-127)

Il s'établit ainsi un rapport mystérieux entre le vieillard et son «poulain» (*S.*, p. 127), le Survenant insufflant en lui des énergies qu'il croyait épuisées depuis longtemps et auxquelles il ne songeait même plus, telles cette vigueur sexuelle et cette capacité de procréation, manifestations par excellence de l'érotisme, qui encouragent Didace à se remarier. Il faut surtout insister ici sur le fait que dans cet univers romanesque, soixante ans est l'âge de la vieillesse — Didace raconte que son père travaillait comme un jeune homme à cinquante-cinq ans, comme s'il s'agissait là de tout un exploit pour son «vieux père» (*S.*, p. 117) — et que Didace n'avait même pas eu l'idée de se refaire un fils avant que le Survenant la lui glisse sournoisement:

> — Du cœur? C'est pas ce qui vous manque. Je vous regardais tantôt quand vous étiez choqué: vous êtes loin d'être vieux. Vous pourriez encore élever une famille. Didace sursaute: se remarier? À son âge? Prendre une deuxième femme assez jeune pour lui donner un ou deux garçons semblables à lui? Il n'y avait jamais songé. (*S.*, p. 178)

La relation narcissique se dédouble donc. De la fréquentation de cet autre lui-même qui le rajeunit de trente ans, vient la tentation pour Didace de procréer des fils «semblables à lui» en qui il pourrait se mirer, plaisir que lui refuse Amable et qui lui est défendu depuis la mort d'Ephrem, Beauchemin comme lui.

Pour Angélina, le Survenant représente aussi une force de vie et il opère en elle une transformation aussi radicale, sinon plus. Vieille fille, légèrement acariâtre, tout entière dévouée aux soins de son père et de la maison, elle s'épanouit comme une fleur à son contact. C'est par ses yeux

que nous avons la description la plus complète du personnage dans ses attributs physiques, description hautement révélatrice qu'il convient de citer in extenso, car elle est d'une grande sensualité et d'un érotisme marqué:

> Quand Venant se redressa, immobile et bien découpé à la clarté du grand jour, Angélina trouva qu'il avait bonne mine. À la fois sec et robuste de charpente, droit et portant haut la tête, pareil à un chêne, il avait ce bel équilibre de l'homme sain, dans toute la force de l'âge. Ses yeux gris-bleu, gais à l'ordinaire, avaient un reflet de tristesse au repos; son front étroit et expressif s'agitait à la moindre parole; sa chevelure rebelle et frisée dru, d'un roux flamboyant, descendait bas dans le cou. En l'apercevant tantôt, elle avait songé: «C'est pire qu'un feu de forêt.» Et quand il s'était penché pour ramasser un clou, elle avait vu à la naissance de la nuque une éclaircie de peau blanche, trop blanche pour un homme, une peau fine, il lui semblait.
>
> Mécontente de se laisser ainsi subjuguer par l'image d'un passant, elle s'entêta à lui trouver des défauts: son nez aux ailes nerveuses était large et à la fois busqué; son menton, court, taillé en biseau, on dirait; mais sa bouche, aux lèvres charnues, bien dessinées, d'où le rire s'échappait en cascades comme l'eau impatiente d'une source, sa bouche était belle, en toute franchise elle l'admit. Ce grand rire!... Elle l'entendait encore. Il faisait lever en elle toute une volée d'émoi. Le grand rire clair résonnait de partout, aussi sonore que la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne-de-Sorel quand le temps était écho.
>
> Angélina ne se reconnaissait plus: ses tempes battaient, dans une montée de sang, ainsi que sous les coups de deux mains acharnées. (*S.*, p. 44-45)

Quelques pages plus loin (p. 68), Angélina s'attardera à décrire la main du Survenant, main «déliée et puissante... souple... forte... douce... ferme et blonde...», en forme d'étoile.

Au premier contact, Angélina est donc profondément troublée et saisie d'émoi. Chez elle, comme chez Didace, il y a «montée de sang»: il «bouillonnait» en Didace, il bat contre les tempes d'Angélina. Aux prises avec un véritable «tourment» (*S.*, p. 65), elle ne peut plus accepter sa petite routine d'autrefois. Elle se laisse finalement aller à son «sentiment», véritable «force, supérieure à la volonté, contre laquelle elle n'avait pas le choix. Son cœur se tourne donc dans le sens de l'amour, à la façon des feuilles qui cherchent le soleil». (*S.*, p. 65-66) La comparaison est éloquente. Vieille fille «passée fleur», attachée à ses fleurs comme à la prunelle de ses yeux, Angélina suit leur exemple et se tourne vers sa source de vie, son soleil, pour revivre.

Le Survenant accepte cette dévotion muette et se proclame le défenseur de l'infirme. À partir de ce moment elle se transforme: «Angélina embellissait. L'amour la transfigurait.» (*S.*, p. 153) L'amour se manifeste chez elle, comme la contemplation narcissique chez Didace, par une espèce de renaissance et un acte de confiance à la vie. Tout lui paraît neuf et beau, d'une pureté originelle:

> Par la fenêtre la musique parvint, adoucie, jusqu'à Angélina. Tout en dodelinant la tête, tout en se berçant, elle laissa son regard errer sur

> les alentours. Des champs lointains une odeur de miel arrivait jusqu'à elle. Que se passait-il dans le monde? Jamais elle n'avait vu le chenal charrier pareille eau de pure émeraude. Ni les liards autour de la maison déplier aussi délicatement la soie de leurs feuilles luisantes. Jamais les longues terres n'avaient bleui ainsi jusqu'à la ligne sombre du bois, sous la levée de la jeune avoine. Ni le soleil poudrer autant d'or sur la plaine. Jamais, au grand jamais... (*S.*, p. 181-182)

Le monde vient d'être créé pour Angélina. Elle le voit pour la première fois. Il s'impose à elle sous forme de jouissance et de plaisir sensuel, plaisir auquel elle se laisse aller avec volupté, comme sous l'effet d'autant de caresses, «en dodelinant la tête». Notons que le Survenant accompagne, en jouant de l'harmonium, cette extase d'Angélina et qu'elle promène ainsi son regard comme une caresse sur l'univers sous l'effet de sa musique. Le Survenant avait pris possession de l'harmonium et de la maison de David Desmarais «comme s'il en eût été le maître». On retrouve exactement ce même état de jouissance ravie dans un autre passage d'un parallélisme frappant. Un dimanche matin, Angélina regarde autour d'elle et est «éblouie devant l'illumination du ciel». Elle y voit une même beauté, une même mollesse langoureuse que dans le passage cité ci-dessus; encore ici cet état est lié au soleil et à la musique, cette fois le chant d'un coq qui, comme le Survenant, s'avance en maître et en vainqueur, lui aussi avec une crête rouge tremblante, rappel de la chevelure rouge de son amant (*cf. S.*, p. 203-204).

La vie semble si riche et si neuve à Angélina parce que sous l'emprise du Survenant elle est en train de découvrir l'érotisme, le secret de la vie, la force primordiale qui rapproche les êtres, les appelle à l'union et à la propagation de la vie:

> Angélina ne comprenait plus rien. Ce qu'elle avait toujours cru une honte, une servitude, une pauvreté du corps, le Survenant en parlait comme d'une richesse; une richesse se complétant d'une richesse semblable cachée en un autre être, quoi? *Ses yeux s'ouvraient* à la vie. Maintenant la richesse lui apparaissait partout dans la nature. C'est donc elle la beauté qui épanouit une fleur sur la tige, à côté d'une corolle stérile? Et encore elle, la joie qui donne à un oiseau son chant, à l'aurore, près d'un oiseau silencieux et caduc, sur la branche? Est-ce elle la nostalgie qui rend plus farouche la louve solitaire et la retient sur la sente où son compagnon succomba au piège de l'homme? C'est elle qui, par les nuits trop douces, pousse la bête à clamer en hurlements à la lune la peine et l'inquiétude en ses flancs? Mais pourquoi les uns en possèdent-ils le don et d'autres l'ignorent-ils? Source vive, aux lois mystérieuses dont seul le Créateur a le secret... (*S.*, p. 188-189)

Le Survenant en possédait le «don». Le mot est important, comme nous le verrons. Il implique une idée de grâce reçue par quelques privilégiés. Ainsi l'action du Survenant sur Angélina sera de l'introduire à cette richesse, de faire son initiation, de la conduire sinon à boire à cette «source vive», du moins à ne pas en craindre les insondables profondeurs. C'est ainsi qu'après son départ, malgré sa peine énorme, malgré son humiliation, malgré les dettes du Survenant qu'elle doit remettre, Angélina se considère tout de même incroyablement enrichie; enrichie d'une connaissance

dont il était le dépositaire et qu'il transmettait aux personnes réceptives par son simple contact:

> Le Survenant, appauvrir Angélina? Il fallait donc que Marie-Amanda fût folle à lier pour penser des choses semblables. Lui qui a appris à Angélina à reconnaître ce qu'il y a de chantant sur la terre, lui qui parlait des fleurs comme de personnes avec qui il se serait trouvé en pays de connaissance. (*S.*, p. 228)

Les relations d'Alphonsine avec le Survenant sont plus complexes, plus ambiguës aussi, mais, partant, beaucoup plus significatives. D'un côté, Alphonsine fait corps avec son mari dans sa méfiance de l'intrus. Il représente une certaine menace à la stabilité de la maison et même à sa sécurité personnelle par sa «mauvaise» influence sur Didace. Mais constamment on sent qu'elle se désolidarise de la petitesse d'Amable, petitesse que le Survenant dévoile impitoyablement et malgré lui. Sous des dehors qu'elle veut hostiles ou du moins froids, on sent une complicité grandissante avec le grand dieu des routes, ce «beau faiseux d'almanach» (*S.*, p. 17), complicité aux multiples facettes, certaines surprenantes.

Au début de *Marie-Didace* se trouve un passage très intéressant à cet égard:

> Les bras en couronne sur la tête, Phonsine ne dormait pas. [...] Sans qu'elle se l'avouât, la maison lui paraissait grande et les prévenances du Survenant lui manquaient. Si Amable avait voulu comprendre et se rendre serviable le moindrement! Loin de là, il avait retrouvé ses anciennes habitudes de flânerie, les jambes allongées, à fumer près du poêle. [...] Plutôt que de lui réclamer quotidiennement du bois dans le bûcher, Phonsine préférait partir à la recherche d'éclisses, même de bûches qu'elle entrait à pleines brassées. Ce n'était pas le fend-le-vent...
>
> L'image du Survenant, avec son grand rire et ses défauts, avec son verbe insolent et son obligeance, sillonna sa pensée. Mais elle s'interdit de trop penser à lui, de peur que l'enfant ne finît par lui ressembler. (*Md.*, p. 9-11)

Il s'agit là, à un certain niveau, d'un petit détail pittoresque comme il y en a tant d'autres dans l'œuvre de Germaine Guèvremont, d'une superstition en somme assez répandue: l'enfant que porte une femme peut être marqué, tant physiquement que spirituellement, par quelque événement qui arrive à cette dernière. Si un ours fait peur à la femme enceinte, par exemple, on trouvera peut-être sur l'enfant une tache de naissance en forme d'ours. De même, si la mère enceinte pense trop à quelqu'un, l'enfant peut en être marqué. Mais il y a plus que cela ici. Alphonsine est au lit. Amable dort à ses côtés, d'un sommeil lourd qui indispose légèrement la jeune femme. Elle songe au Survenant et malgré elle lui compare son mari, si paresseux et incapable d'assurer la chaleur de la maison: Alphonsine doit elle-même aller chercher du bois. La comparaison d'Amable et du Survenant se fait, en somme, sur trois plans: celui de la vigueur physique, celui de la chaleur (capacité de réchauffer la maison), celui des prévenances (le Survenant sait courtiser et plaire). Ainsi ce passage laisse songeur et éclaire d'une lumière nouvelle toute une série

de moments du *Survenant* qui autrement risquent de passer inaperçus. Lorsque l'on fait l'addition de ces détails on en arrive à la conclusion que le Survenant, source de vie, force vitale, est le véritable père spirituel de l'enfant qu'Alphonsine porte et le grand responsable de sa grossesse. C'est pour cela que l'enfant risque de lui ressembler et qu'Alphonsine «s'interdit» de penser à lui. Le Survenant a fait de cette fillette apeurée et perdue dans l'univers paysan une femme plus sûre de ses attraits et enfin fertile.

Le Survenant lui donne de la tendresse et une affection gaillarde; il l'aide à s'épanouir, raffermit ou suscite en elle certains talents de femme d'intérieur, et crée de toute pièce un climat de chaleur, de sécurité et de douceur chez les Beauchemin. Il est, en somme, le mâle qui fait le nid. Les exemples sont nombreux. On voit Alphonsine au début du roman, dans «la lumière vive du soleil» qui s'abandonne «dans la simple joie de la sécurité» puisque «depuis son arrivée, le Survenant a fait donner une vraie bourrée» à ses hommes et l'hivernement est assuré (*S.*, p. 47-48). Le Survenant fait revivre la maison, y attire les voisins. Comme il est associé au soleil pour Angélina, pour Phonsine il est associé à la chaleur. Chaleur humaine, certes, et chaleur des rencontres sociales qui font vivre une maison, mais aussi chaleur physique bienfaisante qui assure le confort:

> Perdue dans sa rêverie, Phonsine n'avait pas entendu des pas sur les marches du perron. Venant apportait le bois dans le bûcher. Depuis son arrivée, du bois fin et des éclats pour les feux vifs, du bois de marée pour les feux de durée, il y en avait toujours. Il veillait à emplir franchement la boîte à bois, sans les détours d'Amable qui réussissait, en y jetant une couple de brassées pêle-mêle, à la faire paraître comble. (*S.*, p. 56)

Le Survenant — et cela reviendra constamment — est celui qui assure pour Alphonsine le feu du poêle. Aussi il la flatte souvent par de petites prévenances. Il lui apporte du parfum, sous forme de foin d'odeur pour bourrer ses fins ouvrages (*S.*, p. 56) et lui fait continuellement des remarques qui créent entre eux des relations toutes particulières[12].

Dès le début du roman, Angélina avait surpris Alphonsine «le front collé à la vitre, les yeux pleins de rêve, qui regardait dans la direction du Survenant» (*S.*, p. 45). La jeune femme adoptera par la suite un comportement ambigu, véritablement privilégié face à l'étranger. Ainsi quand il révèle son fauteuil à Noël:

> Alphonsine, occupée à tremper le ragoût de boulettes, lâcha soudain la cuiller à pot pour se camper devant le Survenant:
> — Ah! c'était ça, le grand secret d'avant Noël que tu cherchais tant à me cacher? (*S.*, p. 102)

L'emploi de la première personne du singulier est ici tout à fait remarquable. Car enfin, c'était là un secret aussi pour Amable, Angélina et Marie-Amanda, celle-ci au Chenal du Moine depuis quelques jours. C'est le «nous» qui était attendu. Pourquoi Alphonsine se sent-elle en relation particulière avec le Survenant? Toute l'attitude d'Alphonsine dans ce passage, d'ailleurs, est très éloquente sur le plan des relations sexuelles:

campée devant le Survenant, les mains sur les hanches sans doute, faussement agressive et mimant l'indignation, en somme une véritable posture d'invite. Le Jour de l'an, lorsque le Survenant n'est pas revenu de Sorel, «seule Alphonsine en pass[e] la remarque» (*S.*, p. 106). Quand il arrive enfin, elle l'entoure de petits soins et le couche avant l'arrivée des autres comme pour le cacher. Une autre fois, il revient saoul après une absence d'une semaine, elle s'attendrit sur lui et sur sa faiblesse et se sent toute maternelle, lui lavant la figure «comme elle eût lavé un enfant... [...] la tête du Survenant contre son épaule». (*S.*, p. 141-142)

En sécurité, confortable, («en chaleur» si on nous permet le jeu de mots!), rassurée dans sa féminité et sa capacité maternelle, Alphonsine tombera tout naturellement enceinte, après trois ans d'un mariage d'une désolante stérilité. Le départ du Survenant la blessera donc au plus profond d'elle-même et elle y réagira en femme délaissée. Le matin de la découverte de ce départ, Didace, impatient, veut aller tirer le Survenant de son lit. Alphonsine se précipite: «Laissez faire, je vais monter à votre place, s'empressa de dire Alphonsine, en s'élançant dans l'escalier.» (*S.*, p. 221) (Pourquoi cet empressement, cette précipitation de la part d'une femme enceinte pour qui monter un tel escalier est difficile?) Lorsqu'elle trouve son lit vide, elle se met à crier «comme une perdue», comparaison on ne peut plus éloquente. Ensuite elle se met à injurier l'absent dans une véritable furie de femme délaissée, blessée dans son orgueil et dans son affection. Qu'a-t-elle à réagir ainsi, s'il ne s'agit que d'un survenant?

Cette première réaction passée, elle prend le contre-pied de son mari pour chanter les louanges du disparu et se permet même de comparer Amable au Survenant:

> — On appelle ça de la charité d'orgueil, affirma Alphonsine. Le Survenant, lui, avait le tour et il possédait le don! (*S.*, p. 234)

Encore ce mot! Le don de faire la charité ou le même «don» qu'avait remarqué Angélina, celui d'une richesse vitale, d'une plénitude de vie, le don d'être «source vive» qui a fait d'elle une femme, enfin.

L'effet du Survenant sur Didace, Angélina et Alphonsine n'est que l'aspect le plus frappant de l'érotisme dans ce roman. Comme dans tout milieu paysan, la fertilité a une importance considérable, certes, autant celle de la nature que celle des humains[13]; mais pour Germaine Guèvremont cela va plus loin. Tout ce petit univers est incroyablement sensuel et voluptueux. Ces paysans possessifs et naturellement parcimonieux caressent avec plaisir leurs objets matériels. Didace entoure son fusil ou son canot de petits soins tendres. Alphonsine prend plaisir à toucher le satin et le velours et à manipuler ses fins ouvrages tout en rêvant. On se vautre dans la douce chaleur répandue par le vieux poêle. On se plaît à imaginer l'apparence de l'Acayenne, sa «richesse de chair», et à échanger des propos sur le désir sexuel (*S.*, p. 208-209). Angélina prend soin de ses fleurs avec «ses doigts nus et sensibles» (*S.*, p. 64) et les entoure de petits soins tendres et amoureux. Elle a déjà rêvé d'être Sœur sacristine pour

pouvoir toucher «les fines dentelles des aubes» et autres linges liturgiques, pour «pomponner l'Enfant Jésus», le tout dans une odeur de cire d'abeille et de fleurs de prix (*S.*, p. 63). Les choses, en somme, ont un prix en fonction du plaisir sensuel, réel ou rêvé, qu'elles procurent.

Germaine Guèvremont de plus se plaît aux descriptions qui mettent l'accent sur les forces de vie aux traits essentiellement érotiques[14]. Le meilleur exemple de cela se trouve lors de la promenade de Didace et du Survenant dans les îles; le vocabulaire est alors d'une rare puissance d'évocation érotique, surtout la description des arbres:

> Il vit des arbres penchés, avides, impatients, aux branches arrondies, tels de grands bras accueillants, pour attendre le vent, le soleil, la pluie: les uns si ardents qu'ils confondaient d'une île à l'autre leurs jeunes feuilles, à la cime, jusqu'à former une arche de verdure au-dessus de la rivière, tandis qu'ils baignaient à l'eau la blessure de leur tronc mis à vif par la glace de débâcle; d'autres si remplis de sève qu'ils écartaient leur tendre ramure pour partager leur richesse avec les pousses rabougries où les bourgeons chétifs s'entr'ouvraient avec peine. (*S.*, p. 170)

De même, lorsqu'elle décrit le Survenant en train de boire, la «passion» de celui-ci s'extériorise en gestes caressants et amoureux, d'une grande sensualité (*S.*, p. 121). Il s'agit là pour lui d'une véritable expérience narcissique qui l'isole du monde environnant, tout comme sa contemplation narcissique des canards (*S.*, p. 74).

Tout se passe donc comme si le Survenant, incarnation d'Éros, ne faisait que provoquer la prise de conscience par ces gens de leur sensualité et de l'érotisme latent en eux, comme des forces vives de leur univers. Ainsi que l'harmonium d'Angélina, le bois de Didace et les outils des Beauchemin qui dormaient avant son arrivée, tous ces personnages sont projetés par le Survenant hors de leur hibernation stérile et s'ouvrent enfin à la vie. N'est-il par révélateur, par exemple, que le premier geste du Survenant soit de «baptiser» la maison de Didace, baptême complet avec cloches, et d'appeler ainsi cette maison à la vie:

> Il fit jouer la pompe avec tant de force qu'elle geignit par trois ou quatre fois et se mit à lancer l'eau hors de l'évier de fonte, sur le rond de tapis, et même sur le plancher où des nœuds saillaient ça et là. Insouciant l'homme éclata de rire... (*S.*, p. 21-22)

On sait que dans l'esprit d'Angélina, le rire du Survenant évoque toujours un carillon de grelots ou la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne-de-Sorel (*S.*, p. 41, 45, 162, 230).

* * *

Une étude d'*En pleine terre*[15] mais surtout de *Marie-Didace* confirme cette importance de l'érotisme dans l'univers romanesque de Germaine Guèvremont et la qualité précise du Survenant. Dans son recueil de con-

tes, la romancière semble se faire la main. La sensualité et la sexualité sont souvent évoquées, mais en l'absence d'un Éros catalyseur, cela reste incident et prend figure de détails pittoresques sur ces habitants bien en chair. Marie-Amanda est «agréable à l'œil» (*T.*, p. 9); «une jeune fille au parler gras, l'œil éveillé et les joues aussi rouges que des pommes fameuses» (*T.*, p. 50) chante aux noces d'Amable; les femmes s'évadent facilement «vers quelque autre jardin mystérieux, au pays du Rêve, que chacune emmurait dans le secret de son cœur» (*T.*, p. 58); l'Ange à Defroi rougit «sous la caresse du chaud regard» d'un étranger (*T.*, p. 85); Ludger Aubuchon déborde de bonheur dans la contemplation de sa femme féconde (*T.*, p. 115); le Taupin rêve de sa Roseanne et «son clair regard, sa bouche à la saveur d'un fruit mûr, son corsage bien fourni, ses hanches pleines» et cela lui donne «une ardeur subite» et «l'appétit d'un jeune loup» (*T.*, p. 121); Mademoiselle Emerence reste fidèle à son amant de jadis et entend encore sa voix douce et charmeuse qui caresse ses oreilles (*T.*, p. 139); les Demoiselles Mondor, vieilles filles sèches de soixante ans, s'éprennent de Pansu, leur engagé, à la «chair saine» (*T.*, p. 154). Tous ces gens aiment manger, surtout des mets qui fondent dans la bouche, recherchent le confort, la chaleur, le bien-être physique et sensuel. On sait quel effet produira l'arrivée du Survenant: sa présence déclenche tout cet érotisme latent.

Comme ces contes préparent *le Survenant, Marie-Didace* le prolonge et surtout accentue la qualité érotique du Survenant. Germaine Guèvremont revient sur certains éléments qu'elle n'avait que suggérés dans le premier roman et semble les accentuer délibérément pour qu'il n'y ait aucun doute dans l'esprit du lecteur. Nous n'en donnerons que deux illustrations.

C'est le cas, par exemple, des relations entre Alphonsine et le Survenant. On sait que le roman commence avec Alphonsine au lit, revoyant le Survenant et le comparant, malgré elle, à son mari décevant. La scène est hautement significative: sans se l'avouer et sans accepter le plaisir que cela lui donne, elle rêve à son prince charmant, à son mâle. La jeune femme s'endort, se réveille au jour avec l'impression que celui-ci est revenu:

> Quelque chose flamba en elle. Le feu courait, courait.
> La flamme, haute et joyeuse, monta jusqu'à sa gorge:
> — Le Survenant est revenu!
> Déjà debout, Amable, silencieux, une mèche de cheveux entre les yeux, chaussait ses bottes.
> — T'as compris, Amable? Le Survenant est revenu.
> — Ben, à t'entendre, on dirait que t'en es fière!
> La flamme s'éteignit dans la voix de Phonsine:
> — Quoi c'est que tu veux dire?
> — Ce que je veux dire — il hésita — habille-toi vite pour aller voir le beau merle. (*MD.*, p. 14)

On a ici la première indication que ce lien ambigu entre Alphonsine et le Survenant et la position privilégiée qu'elle se donnait face à lui pouvaient être évidents pour la famille. À deux autres reprises la romancière y re-

viendra, non contente de lui avoir donné cette place de choix que constitue l'ensemble du premier chapitre de l'œuvre.

Au premier repas avec l'Acayenne, Alphonsine s'aperçoit qu'elle est en train de perdre sa tasse et que ni Didace ni Amable n'interviennent en sa faveur. «Le Survenant! C'en est un qui lui aurait fait rendre sa tasse», se dit-elle (*MD.*, p. 26). Cette nostalgie de son protecteur et de son véritable mâle se manifeste sans doute à d'autres moments car l'Acayenne en prendra conscience, ce qui donnera lieu à une scène remarquable:

> — Pauvre Angélina! dit Phonsine, les larmes aux yeux.
> Elle l'aimait donc, le Survenant. Elle l'aimait assez, c'est ben simple, pour lui demander pardon des affronts qu'il lui faisait à elle.
> L'Acayenne murmura, en souriant:
> — Elle était pas la seule à l'aimer.
> Phonsine rougit. Sentant le regard d'Amable s'appesantir sur elle, elle se rendit au poêle pour se donner une contenance.
> — Quoi c'est qu'il a, le poêle, à chauffer en démon de même? Je brûle.
> Mais, levant le premier rond, elle vit le feu presque éteint et se pencha vers le bûcher pour en tirer un quartier de bois. Prise de court par sa distraction, elle se retourna carrément vers les autres:
> — Non! Elle était pas la seule à l'aimer!
> — Allons! dit Laure Provençal qui jugea bon d'en finir, en secouant les brins de fils à son tablier, il est temps qu'on s'en aille. On a assez piqué pour cette après-midi. (*MD.*, p. 75-76)

L'échange est tout à fait fascinant. Pour la première fois il est question d'amour. Alphonsine rougit. Elle ne veut pas l'admettre mais elle sent la vérité de la remarque (qui ne la visait peut-être pas) et a peur que son mari voie trop clair. Et, comme à chaque fois qu'elle pense au Survenant, la chaleur et le feu rentrent dans la partie. Elle brûle. Pourtant le feu est presque éteint. C'est l'évocation, en somme, de sa véritable source de chaleur qui la fait brûler. Affolée, «prise de court», elle lance une riposte complètement insensée, et la scène se termine là-dessus, sur trois points de suspension ou un immense point d'interrogation. La caméra fixe Laure Provençal. Merveilleuse ambiguïté et art narratif d'un rare bonheur. La suite viendra au moment du départ d'Amable, celui-ci trouvant qu'Alphonsine s'empresse un peu trop à le mettre à la porte:

> — Pars, pars vite, Amable, je t'en prie, avant que les vieux reparaissent!
> Une lueur méchante jaunit le regard d'Amable:
> — T'as donc ben hâte! J'vais finir par craire qu'il y a du vrai dans ce que l'Autre a dit à propos de toi et de...
> Et de? répéta Phonsine.
> — Oui... du Survenant!
> — Amable!
> Phonsine croisa les bras sur son ventre comme pour protéger de l'insulte l'enfant:
> — Tu devrais avoir honte! (*MD.*, p. 107)

Et Amable se repent aussitôt, incapable de poursuivre plus avant une idée qui touche à une vérité profonde.

Quelle intention poursuit au juste Germaine Guèvremont? Alors que le premier roman nous montre un Survenant qui donne naissance à la femme et à la mère en Alphonsine puisqu'il crée une atmosphère propice à l'éclosion de sa féminité et de sa maternité, le deuxième roman accentue des relations d'amante et d'amant, laissées inexpliquées et ambiguës à souhait. Cela projette l'œuvre de Germaine Guèvremont sous un tout autre éclairage, assez troublant et toujours passé sous silence.

Il est aussi un autre aspect d'une importance fondamentale que *Marie-Didace* permet de préciser. On a beaucoup dit que l'arrivée du Survenant provoquait rupture, conflits, éclatement d'un univers clos et, finalement, déchéance de ce monde. Cela vient d'une lecture trop rapide et d'une assimilation trop facile du personnage à cette autre survenante, l'Acayenne. C'est, en somme, ce qu'Alphonsine croit vers la fin de *Marie-Didace* lorsqu'elle en vient à attribuer tous ses malheurs au passage du Survenant. Or l'Acayenne rappelle le Survenant, lui ressemble même, mais au niveau fondamental, celui de la vie, elle est son exact opposé.

Comme le Survenant, elle est d'une stature imposante, sa peau est d'une «blancheur fascinante» (*MD.*, p. 17), sa chevelure est d'un «or roux» (*MD.*, p. 103), et elle rit beaucoup, d'un rire particulier. Elle est appétissante et attire les hommes dans son sillage (*MD.*, chap. 5), comme le Survenant, les femmes; de plus, elle excite la convoitise et la fascination des femmes («Être grasse et forte comme elle, je me tâterais ben de joie, devant le monde, à cœur de jour!» se dit Alphonsine — *MD.*, p. 33). En somme, elle attire et les hommes et les femmes. De plus, elle reprend une série de gestes de son devancier: elle prend la tasse d'Alphonsine, sait faire un bon feu dans le poêle, se fait suivre de Z'Yeux-ronds qu'elle ramène, fait revivre la cuisine et attire les voisins chez Didace. Quelques voisins sont jaloux, (*MD.*, p. 83), comme ils l'étaient l'année précédente, car elle sait travailler et apporte une certaine richesse à Didace. Elle vient de loin, d'un au-delà du connu et est perçue comme menace par Amable et Alphonsine.

En somme, cette femme ressemble en tous points au Survenant. Mais elle n'en a que les apparences. Pendant les cent premières pages de *Marie-Didace* cette similitude est constamment accentuée, jusqu'à ce que Didace pose la question essentielle: «L'Acayenne avait-elle le don?» (*MD.*, p. 104) Elle ne l'a pas. Le «don». Le mot, on le voit, est fondamental. Mathilde avait le «don». La mère de Didace et ses sœurs aussi. Mais elles sont toutes mortes. Marie-Amanda a aussi le «don». Mais elle est devenue étrangère, prenant racine plus loin. Ces femmes pouvaient faire vivre une maison, lui donner chaleur, confort, sécurité, paix, harmonie et bonheur. L'Acayenne n'a pas ce «don». Elle ne peut donner vie à la terre des Beauchemin. On sait que le Survenant avait le «don» et que ce mot, pour Angélina, est de nature essentiellement érotique, puisqu'il implique la connaissance profonde des lois secrètes de la vie et de la force qui actionne l'univers. Mais le Survenant est parti. Ce terme, inattendu ici, explique tout. L'Acayenne est une fausse «survenante», ou plutôt une «survenante» sans l'essentiel, le don de la vie.

Ainsi, plutôt que de provoquer la ruine du monde des Beauchemin, le Survenant lui a donné un sursis. Il arrive chez Didace alors que toutes celles qui avaient le «don» étaient disparues. Force de vie dans tous ses aspects (n'est-il pas même de nature hermaphrodite, l'être originel selon Platon, puisque non seulement il attire les deux sexes mais il partage le «don» avec certaines «créatures», seules capables de donner vie à une famille), il revitalise ce milieu pendant un an. Après son départ, toutefois, la ruine continue, car personne n'a cette qualité indéfinissable qui permettrait de continuer son action. Et n'est-il pas significatif que tout s'écroule définitivement immédiatement après la mort du Survenant? Pierre-Côme voit sa photo «sur la gazette» (*MD.*, p. 153) et dans le mois, Didace meurt, suivi par l'Acayenne et par la mort spirituelle d'Alphonsine. Comme si, même à distance, le Survenant empêchait les Beauchemin de s'effondrer complètement.

* * *

Le Survenant est donc, au sein de cet univers, l'incarnation de la vie, figure d'Éros. Sa puissance érotique a certes de fortes qualités spatiales. Inconnu, traversant ce cercle clos comme une pure horizontalité venant d'ailleurs et allant ailleurs, constamment associé à la route, l'eau et le soleil, en somme aux images de mouvement et de vie, le Survenant est au départ investi du mystère du quêteux, type traditionnel au Canada français[16] et de l'auréole libertine et libertaire du coureur de bois[17]. C'est le mérite de Germaine Guèvremont d'avoir su exploiter les grandes richesses de notre mythologie collective pour créer un personnage qui totalise ces figures mythologiques dans ce qu'elles ont de secret et de mystère fascinant. Ce faisant elle a écrit un des premiers romans franchement et sainement érotiques de notre littérature. Le mystère du Survenant c'est celui de la vie, sourde et puissante, et son «don», celui d'ouvrir à cette vie et de la susciter autour de lui.

Robert Major
Université d'Ottawa

1. Réginald Hamel, «l'Érotisme dans les romans, contes et nouvelles entre 1900 et 1940», dans *Parti pris*, vol. I, n°s 9-10-11, été 1964, p. 98-140.
2. *Le Devoir*, 20 septembre 1945.
3. Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Beauchemin, 1967, p. 9-11.
4. A. Saint-Pierre, «le Survenant», dans *la Revue dominicaine*, vol. LI, tome II, septembre 1945, p. 121.
5. Roger Duhamel, «le Survenant», dans *l'Action nationale*, vol. XXVI, n° 1, septembre 1945, p. 68.
6. André Langevin, «Nos écrivains. Madame Germaine Guèvremont», dans *Notre temps*, vol. II, n° 39, 12 juillet 1947, p. 3.

7. Jean-Pierre Duquette, *Germaine Guèvremont: une route, une maison,* Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973. C'est en partie pourquoi, après une étude fort valable par ailleurs, sa conclusion tombe tellement à plat. Faire du Survenant la préfiguration des «*hippies*» et autres «*drop outs*», c'est intéressant, mais cela ne nous apprend rien sur le roman. Tout au plus cela peut-il servir à inciter quelques jeunes à lire l'œuvre. Beaucoup plus qu'un *hippie* avant la lettre, le Survenant est une des nombreuses épiphanies dans notre littérature du type coureur des bois, avec ce que celui-ci véhicule comme images de liberté et de libertinage.
8. Réjean Robidoux et André Renaud, *le Roman canadien-français du vingtième siècle,* Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966. Pour eux, «l'arrivée du Survenant déclenche tous les conflits...» (p. 56) Cela est vrai. Mais pourquoi cette action? C'est la question qu'il faut poser.
9. Gérard Bessette *(Une littérature en ébullition,* Montréal, Éditions du Jour, 1968, p. 91) en tire la conclusion que le Survenant est un impuissant. Cela est possible — bien que nous soyons d'avis contraire — mais a peu d'importance, en somme. Don Juan aussi est, en dernière analyse, un impuissant, puisqu'il ne peut trouver satisfaction avec aucune femme. Ce qui compte ce n'est pas la possibilité de coït du Survenant, mais son effet sur les autres, par le simple fait de sa présence. Celle-ci est érotique.
10. Germaine Guèvremont, *le Survenant,* Montréal, Fides, «Bibliothèque canadienne française», (s.d.). (*S*, dans le texte).
11. Id., *Marie-Didace,* Montréal, Fides, «Nénuphar», 1947. (*MD.* dans le texte)
12. Le Survenant, plus que les autres, a le talent de véritablement «allumer» la jeune femme: il fait une remarque plaisante et «le visage de la jeune femme flamb[e]» (*S.*, p. 54); à un autre moment, il la fait rougir «jusqu'à la racine des cheveux» (*S.*, p. 149).
13. Marie-Amanda, la féconde, la femme forte et franche, vivifie tout à son passage (*S.*, p. 93ss.; p. 226ss.), et représente, comme toute femme bien en chair et fertile, l'idéal féminin de cet univers romanesque.
14. N'est-il pas intéressant de savoir que Germaine Guèvremont écrivait avec le stylo plutôt que la machine parce qu'elle éprouvrait ainsi «une certaine volupté à tracer les caractères»? (*La Patrie,* 29 mai 1966)
15. Germaine Guèvremont, *En pleine terre,* Montréal, Les Éditions Paysana, 1942. (*T.* dans le texte).
16. Dans le conte «Un bon quêteux» *(En pleine terre)*, les Beauchemin ont peur que leur quêteux se change en «jeteux de sort»: «Les Beauchemin, inquiets, suivaient le moindre de ses gestes. Allait-il se changer en jeteux de sort?» (*T.*, p. 33) Selon la classification d'Adjutor Rivard *(Chez nous, chez nos gens,* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 47-62), le Survenant prendrait place dans le groupe des «quêteux qui viennent de loin», sous-groupe des «avenants». Mais tout quêteux est légèrement charlatan, «jeteux de sort» en puissance, car il est entouré, de par sa nature, d'un certain mystère.
17. *Cf.* Jack Warwick, *l'Appel du nord dans la littérature canadienne-française,* Montréal, Hurtubise/HMH, 1972, (éd. anglaise: 1968). Il est significatif, par exemple, que le Survenant soit un «sauvage», c'est-à-dire, un Indien pour le maire Pierre-Côme Provençal *(S.*, p. 60), et cela malgré sa peau blanche et ses cheveux roux. Il est étonnant que Warwick, après avoir placé *le Survenant* parmi les romans qui «dépeignent l'homme de la nature comme un dispensateur de saine vitalité» (p. 176), ne s'y arrête pas. Le Survenant était un cas merveilleux pour lui.